

— Je le pense de même et tu es donc bien heureuse, toi ?

— Quelle demande ! je te vois tous les jours ; est-ce qu'il nous manque quelque chose ?

Adolphe la regarda, rêveur, sans lui répondre d'abord, puis il dit avec un soupir :

— Je te trouve bien prudente. Je ne veux pas briser un cœur de père.

— Non, mais le mien !

— Adolphe, si je ne suis pas ta femme avec le consentement de mon père, je n'en épouserai jamais un autre ; mais voilà tout, tout ce que je peux te promettre.

Le jeune soldat se rembrunit marcha vivement à travers la chambre, s'arrêtant à chaque tour pour contempler ce doux tyran qui le tenait si insoucieusement dans ses chaînes. Christine essayait de se maintenir grave ; mais deux fossettes mignonnes qui donnaient tant de charme à sa bouche étaient près de reparaitre sur la plus légère provocation à ce rire du cœur qui le faisait battre avec tant d'égalité. Celui d'Adolphe ne palpitait pas sur ce mode riant ; c'était un amant tout entier, dont l'imagination jalouse et pénétrante ne considérait plus Christine que comme un trésor gardé par deux monstres propres à tuer toutes les espérances ; l'ambition et l'avarice.

Tandis qu'ignorante des desseins de son père, confiante dans l'amour de son bien-aimé parent, la fille candide d'un vieux courtisan ne voyait pas un nuage sur l'avenir ; elle était au contraire singulièrement égayée par les bouderies de son amant, dont les yeux lançaient des flammes, sans qu'il osât se plaindre davantage. Ce dernier, hors de lui-même, trop jeune encore pour maîtriser la torture des réflexions qui l'étouffaient tremblant d'en effrayer l'innocence de Christine, se dédommagea de ne pouvoir exciter sa compassion en se déchirant lui-même. J'ai été bien fou ! s'écria-t-il ; oh ! je mériterais... tout ce que m'arrivera. De par le ciel ! avoir souffert qu'une passion absurde me trompât ! Allons, il faut en finir : je ne paierai point la dette que je dois à ton père en lui dérobant son unique enfant : adieu, Christine ! je vais joindre mon régiment ; compte sur la pitié d'une bonne bataille ; au moins tu penseras avec un peu de tristesse à ton ami perdu. Sa voix s'altéra, Christine poussa un cri, et ses larmes jaillirent avec abondance, car Adolphe était à ses pieds qui lui demandait pardon et qui pardonnait. Sa belliqueuse résolution s'y fonda comme le plomb de la flamme, et les jeunes amants ne se quittèrent que plus passionnément epris l'un de l'autre.

S'il est vrai qu'Adolphe fût trop prompt à désespérer du succès de son amour, Christine était trop lente à croire que nulle opposition n'entraverait sérieusement ses désirs.

A CONTINUER.

## LE CANARD

MONTREAL, 6 DECEMBRE 1879.

Le "Canard" paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. On le vend aux agents huit centins par douzaine, payable tout les mois.

On cessera d'expédier le journal aux agents retardataires qui n'auront pas réglé d'ici au prochain numéro, et d'autres agents se ont nommés à leur place.

### Lettre du Père Louison aux Québécois.

Mes chers Québécois,

Malgré le désir que j'ai d'aller vous voir il faut que je reste ici encore quelque temps. J'ai fêté la Ste. Catherine un peu fort ; j'ai voulu tenir tête à des jeunes gens qui faisaient un peu les rodomonts, mais je me suis aperçu que je ne suis plus à l'âge de vingt ans. Comme à Montréal les gens ne rient qu'une fois ou deux par année, ils s'en donnent quand ils s'y mettent.

C'était chez M... qu'on "étirait" la tire. Comme c'est un chaud conservateur qui ne peut pas plus étirer de la tire que se débarbouiller le main sans parler politique, j'ai supposé qu'il avait des intentions. En effet pendant que la jeunesse préparait la tire en bas, il me fit monter en haut avec une dizaine d'autres hommes importants, et il dit qu'il voulait profiter de la circonstance pour avoir une petite conversation sur la politique.

—Messieurs, dit-il, notre parti n'a jamais été plus fort ; nous voilà encore avec les deux gouvernements. A Québec tout va bien, Chapleau dit qu'il est sûr d'avoir une dizaine de voix de majorité à la prochaine session.

Chapleau :—Je l'ai dit et c'est vrai. Tenez, il y a ici le Père Louison qui peut vous en dire plus long à ce sujet, car vous savez qu'il a un pied dans les deux camps.

—Oui c'est vrai que je dis, j'aime autant et pas plus les bleus que les rouges ; ils ont fait autant de bêtises les uns que les autres. Seulement j'ai un penchant pour ceux qui sont les plus faibles, et je sais que s'il n'y avait pas de rouges pour vous brider, vous en feriez de belles. Ces pauvres rouges ils ont tout contre eux : de mauvais chefs, les influences religieuses et politiques les plus fortes, le sentiment national et religieux de la population qui croit en certains endroits que ce sont des vampires, et, cependant, vous faites tant de bêtises qu'ils viennent à bout de vous battre de temps en temps et qu'ils sont supportés par un grand nombre de gens qui ne veulent pas être rouges et ne demanderaient pas mieux que d'être conservateurs.

M. Ouimet :—Dites donc, père Louison, on ne vous a pas invités pour faire l'éloge des rouges et nous faire un sermon.

—Non, que je répondis, mais je

fais comme les bons prédicateurs qui ne s'occupent pas de savoir si les gens aiment à entendre les vérités qu'ils ont à dire. Donc pour répondre à M. Chapleau, je dirai : c'est vrai, Messieurs, vous êtes forts, les rouges sont à l'envers, et bien des gens ne demandent pas mieux que de vous laisser faire tout le bien que vous voudrez. Vous avez pour vous tous les gens qui désirent avoir des places ou des contrats, c'est-à-dire la moitié de la population, et la moitié de l'autre moitié dont les principes au fond sont conservateurs, et qui serait contents de vous supporter si vous aviez une politique honnête et nationale.

M. Ouimet :—C'est bien, père Louison, assez sur ce point, arrivons à la question qui doit nous préoccuper en ce moment. Masson se retire, comme vous savez, et il faut songer à le remplacer.

M. B...—Et Baby devrait se retirer.

Taillon :—Messieurs, nous voilà partis comme les rouges qui ne pouvaient pas garder un ministre plus de trois mois.

Père Louison :—Tous les Canadiens sont pareils, allez.

Taillon :—Si on ne sait pas comment remplacer Masson, comment ferons-nous, si nous en avons deux.

M. Ouimet :—Ce ne sont pas les hommes qui manquent.

M. Mousseau :—Non.

M. Girouard :—C'est clair.

M. Coursol :—C'est évident.

M. Desjardins :—Il y en a déjà trop.

M. Bergeron :—Je ne sais pas pourquoi on prend la peine de discuter cette question ; on sait bien que si Masson se retire, c'est Mousseau qui le remplace.

M. Ouimet :—Tu es un peu jeune, Bergeron, pour te prononcer si vite.

Chapleau :—J'ai mon mot à dire sur cette question. Vous savez, Messieurs, qu'il a été compris et entendu qu'une fois les conservateurs au pouvoir à Québec, je m'en irais à Ottawa.

Mousseau :—Il me semble que lorsqu'on est premier ministre à Québec on devrait être content de son sort.

M. Coursol :—Il y en a qui se contenteraient à moins de cela.

M. Girouard :—Oui, d'ailleurs, ils ne peuvent pas se passer de toi à Québec.

M. Desjardins :—Et à Ottawa il y a trop d'Anglais tu ne serais pas là, tu sais que les anglais n'ont pas de confiance en toi, Chapleau.

Chapleau :—Est-ce que je n'ai pas marié une protestante ?

Taillon :—Oui, et tu ne devrais pas t'en vanter, ce n'est pas ce que tu as fait de mieux.

Trudel :—Je trouve moi que ce devrait être une raison pour les catholiques de se désier de toi et si le programme catholique n'avait pas été abandonné.....

(A ce moment des murmures et des cris se font entendre dans la chambre.)

Ouimet :—De grâce, Trudel, laisse nous tranquilles, on en a eu assez de votre programme catho-

lique. Tenez, Messieurs, sans discuter davantage, vu que la tire est prête, je propose qu'on mette ça aux voix. Par qui Masson doit-il être remplacé ?

—Votons, votons, disent tous ceux qui sont présents.

On me choisit comme scrutateur, on prépare des petits bulletins, et on vote. Je dépouille le scrutin et je donne le résultat comme suit :

Ouimet :—Une voix.

Girouard :—Une voix.

Trudel :—Une voix.

Coursol :—Une voix.

Desjardins :—Une voix.

Chapleau :—Une voix.

Mousseau :—Deux voix.

Des murmures se font entendre, Taillon et Bourgoïn rient.

Taillon :—Père Louison comment expliquez-vous cela ?

—J'explique cela comme ceci, il y en a sept qui ont voté pour eux-mêmes, et M. Mousseau a eu la voix d'un autre.

Ouimet :—C'est ce gros bébé de Bergeron qui a voté pour toi, Mousseau.

Mousseau :—Horace, viens ici que je te serre contre mon cœur.

Bergeron :—Attends un peu, quand on ira prendre quelque chose.

—Messieurs, que je continue, il y en a donc sept parmi vous qui ont voté et deux qui ont donné des bulletins blancs.

Ouimet :—C'est Taillon et Bourgoïn qui n'ont pas eu le courage de voter.

Bourgoïn :—Dans tous les cas, ça ne l'aurait pas avancé, car je n'aurais pas voté pour toi.

Ouimet :—Tais-toi donc, Bourgoïn, qu'est-ce que tu cornais dans la politique ?

Bourgoïn :—J'en connais toujours ben aussi long que Bergeron.

Bergeron :—Qu'est-ce que je t'ai dit pour que tu me dises des bêtises ! Ecoute, Bourgoïn, au lieu de parler politique tu serais bien mieux de te taire, car alors on dirait peut-être que si tu ne parles pas, tu n'en penses pas moins.

Mousseau :—Oui ou bien tu devrais te contenter de chanter le coucou.

Chapleau :—Ça se gâte, je crois qu'on ferait mieux d'aller manger de la tire.

Nous descendîmes en bas et nous passâmes le reste du temps à manger de la tire. On prit aussi quelque chose ; la preuve, comme je l'ai dit, c'est que j'ai encore mal à la tête.

Il faut aimer comme je vous aime, mes chers Québécois, pour vous avoir écrit aujourd'hui.

PÈRE LOUISON.

### UN TOUR DE YANKEE.

Un campagnard arrivé récemment à San Francisco pour y faire quelques emplettes, entra chez un marchand d'habits, dans l'intention d'acheter un paletot. Le marchand lui en montra une nombreuse collection. Mais l'un était trop petit, l'autre trop grand ou d'une qualité inférieure. Bref, notre homme ne trouvant rien à sa guise, prit le parti d'aller chercher